

“Le coronavirus met à mal le sentiment de supériorité de l’humain sur le reste du vivant”

Marion Rousset

Publié le 22/05/20



Illustrations Florimond Mochel pour Télérama

Nous avons longtemps cru, avec Descartes ou Heidegger, régner seuls sur la Terre, en laquelle nous ne voyons qu’une matière inerte à exploiter. Or, nous disent aujourd’hui certains philosophes, nous la partageons avec d’autres êtres vivants, qui sont nos indispensables partenaires. La crise actuelle n’est-elle pas la cruelle illustration que cette prise de conscience est urgente ?

Soudain, le fond de l’air est devenu lourd. Le printemps exhale pourtant son parfum jusque dans les grandes villes où herbes folles, pissenlits et géraniums sauvages ont profité du silence des humains pour surgir des failles du bitume. Le contraste n’en est que plus frappant. La population mondiale avance désormais masquée, quand elle n’est pas confinée entre quatre murs. Pourquoi ? Parce qu’un pangolin, mammifère aussi sauvage qu’inoffensif traqué pour sa chair et ses écailles, s’est retrouvé sur un étal où il n’aurait jamais dû être. Que des individus l’ont arraché à sa forêt tropicale pour le servir en soupe ou en ragoût. Et qu’auparavant une chauve-souris, animal porteur de coronavirus en tous genres, dérangée dans son habitat naturel par l’exploitation humaine des territoires, l’avait contaminé. Cette hypothèse privilégiée par la communauté scientifique vient donner raison aux écologistes convaincus que si la Terre devient bientôt inhabitable, ce sera la faute de l’Homme.

Pour les abeilles, les papillons, les coccinelles et les fourmis, la fin de partie est déjà quasiment jouée. Mais l’épidémie de coronavirus prouve qu’en exploitant les autres vivants Homo sapiens ne se contente pas de détruire la biodiversité ; il met en danger sa propre lignée. « *L’humain est devenu inadapté à un environnement qu’il a lui-même contribué à créer* », déclare la philosophe Corine Pelluchon, surprise de constater combien tombe à pic son ouvrage intitulé *Réparons le monde. Humains, animaux, nature*, à paraître fin mai mais disponible en version numérique depuis le mois

de mars : « *Je vous assure que je n'avais pas prévu cette pandémie, sinon je l'aurais dit à tout le monde ! Mais il est évident que le Covid-19 pointe notre difficulté à habiter la Terre de manière responsable, nous exposant à des crises sanitaires et écologiques gravissimes.* »

Même son de cloche prémonitoire du côté du philosophe Baptiste Morizot. Dans *Manières d'être vivant*, paru début février, il assure : « *C'est notre manière d'habiter qui est en crise. Et notamment par son aveuglement constitutif au fait qu'habiter, c'est toujours cohabiter, parmi d'autres formes de vie.* » De fait, le genre humain règne en maître sur le monde animal et végétal. Au pire, la nature est pour lui une ressource à exploiter. Au mieux, un simple décor. Et il s'obstine à ne pas voir que sa survie dépend des autres vivants, à l'image des arbres qui rendent l'atmosphère respirable ou des insectes pollinisateurs qui permettent l'éclosion du printemps. « *La crise écologique actuelle, plus qu'une crise des sociétés humaines d'un côté, ou des vivants de l'autre, est une crise de nos relations au vivant* », avance-t-il.



“Peu importe qu’on soit oiseau, serpent, poisson ou kangourou : un seul et même sang rouge.”
David Gulpilil, philosophe et danseur aborigène

Illustrations Florimond Mochel pour Télérama

Autrement dit, entre nous, sujets pensants et... tout le reste. « *Descartes représente l'incarnation suprême d'un dualisme radical entre nature et humanité. Du point de vue cartésien, la nature n'est rien sinon de la matière* », relève l'anthropologue australienne Deborah Bird Rose dans *Le Rêve du chien sauvage*. En séparant l'esprit et le corps, la raison et les émotions, la philosophie occidentale a érigé l'humain au rang de cavalier solitaire dans un décor inerte. Les Lumières en font un être extérieur à la nature, plutôt qu'une partie de celle-ci. Au XXe siècle, Heidegger pousse la solitude de l'individu à son comble : « *L'homme seul existe. Le rocher est, mais il n'existe pas. L'arbre est, mais il n'existe pas. Le cheval est, mais il n'existe pas* », écrit-il. Et pour l'existentialiste Jean-Paul Sartre, cette existence insulaire au milieu d'un océan d'absurdité est un gage de grandeur. De quoi nourrir un humanisme narcissique qui n'en finit pas d'imposer sa domination aux animaux et aux végétaux, rejetés parce que non-humains. « *Cette violence consiste, par cécité, par refus d'apprendre à voir les formes d'existence des autres, en une négation de leur statut de cohabitants, postulant qu'en fait ils n'ont pas de capacités de communication*, insiste Baptiste Morizot. *C'est bien désormais d'un huis clos au sens de la pièce de Sartre [Huis clos, Folio théâtre, 2019] qu'il s'agit, mais la pièce fermée est le monde lui-même, l'univers, qui n'est peuplé que de nous.* »

Car la pandémie pousse dans ses retranchements la modernité malade : à ce jour, la seule réponse au Covid-19 consiste à confiner les populations, à fermer les frontières, à dresser des « barrières

sociales » ou à en appeler à la distanciation. Comme si le piège s'était soudain refermé sur l'être humain, plus seul et moins libre que jamais. Au vu des récents événements, le temps est peut-être venu d'élargir nos imaginaires à d'autres traditions. Et si les pensées animistes, méprisées par la rationalité occidentale, avaient des vertus thérapeutiques ? « *La croissance critique des extinctions actuelles [animales et végétales] constitue un désastre planétaire irréversible et, à ce titre, irréparable. Néanmoins, il est de notre devoir d'y apporter une réponse éthique qui implique de se tourner vers les autres, dans l'espoir de réparer au moins certains dommages* », plaide Deborah Bird Rose. C'est vers les Aborigènes australiens que s'est tournée cette anthropologue, lesquels entretiennent des liens de parenté avec les animaux. Une croyance ainsi résumée par l'acteur, danseur et philosophe aborigène David Gulpilil : « *Nous sommes à travers le monde tous frères et sœurs. Peu importe qu'on soit oiseau, serpent, poisson ou kangourou : un seul et même sang rouge.* »

En dépit de ce qui les sépare, tous sont vivants. « *N'y a-t-il pas de place pour un partenariat dans lequel nous serions capables de partager les splendeurs de la vie avec les autres espèces sans qu'elles nous en soient redevables d'une quelconque manière ?* » interroge Deborah Bird Rose. Ce rêve de cohabitation, Baptiste Morizot le réalise déjà. Lui qui se définit comme « philosophe-pisteur » est parti dans la nature, sur les traces du loup, de l'ours brun, de la panthère des neiges ou du grizzly. Pour les rencontrer et tenter d'instaurer un dialogue. Mais, insiste-t-il, il s'agit moins d'établir avec eux des relations pacifiques que diplomatiques. À l'image des chamanistes et des animistes, il en appelle à « *inventer les règles d'une cosmopolitesse, pour partager cette bonne vieille Terre* » entre membres d'une famille élargie.

Reste qu'il est plus facile de se reconnaître un lien de parenté avec un mammifère qu'avec un chêne ou un coquelicot. C'est pourquoi Baptiste Morizot confère à l'animal un rôle de passeur : « *Il manifeste une altérité incompressible, et en même temps il est assez proche de nous pour que mille formes de parallèles, de convergences soient sensibles avec les mammifères, les oiseaux, les pieuvres, jusqu'aux insectes. Ce sont eux qui permettent de reconstituer des chemins de sensibilité au vivant en général.* » Car l'être humain n'est pas qu'un sujet pensant ; c'est aussi un corps fait de chair et d'os. « *On ne doit pas définir l'individu par la seule liberté, le penser comme coupé des autres*, indique Corine Pelluchon. *Son besoin de manger, de boire, de respirer, le rend dépendant des éléments et le relie aux vivants, qui partagent avec lui cette vulnérabilité.* » Traiter avec égards les non-humains implique, de notre part, d'accepter cette fragilité : « *Cela permet de s'inscrire dans une communauté de destin avec les animaux. C'est la condition pour avoir un rapport à la nature qui soit responsable et s'oppose à la domination* », relève la philosophe.

En l'occurrence, le déclic pourrait bien venir du nouveau coronavirus. « *Ce minuscule virus qui a le pouvoir démesuré de mettre l'économie à genoux nous rappelle que nous sommes soumis à la même fragilité biologique que tout être vivant. Ce qui met à mal notre sentiment de supériorité* », souligne la philosophe Florence Burgat. Tant que les épidémies se cantonnent aux élevages industriels de poulets ou de cochons, on peut les regarder de haut. Qu'elles se transmettent à l'Homme, à la manière du VIH ou d'Ebola, et c'est déjà une autre affaire. Quand en plus la planète s'en trouve paralysée, c'est tout un édifice intellectuel qui s'écroule : « *La tradition de l'éminente dignité métaphysique de l'humanité méprise la partie vivante, biologique, de celle-ci, au profit d'un dualisme stupide qui valorise l'esprit. Cette expérience nous ramène à ce que nous nions* », précise cette spécialiste de la condition animale. De quoi entrevoir la possibilité de se réinventer.

Si ce n'est que le registre martial employé par Emmanuel Macron, martelant « *nous sommes en guerre* » lors d'une allocution n'est pas de bon augure. Du moins le symbole en hérisse-t-il certains. « *Ce langage dissonne au regard d'une situation qui nous enjoint de penser une relation aux animaux dans des termes qui ne soient plus ceux de la destruction mais du respect. Il ne faudrait pas, à la faveur d'une lutte contre un virus, esquiver cette réflexion. Or je crains que nos dirigeants aient du mal à sortir d'un vieux modèle de définition de l'humanité* », estime Florence Burgat. « *Ces métaphores guerrières sont malvenues*, abonde Corine Pelluchon. *Il y a un rapport entre le sentiment de toute-puissance du sujet et sa volonté de maîtriser la nature ou d'asservir les autres vivants. L'humilité est ce qui rend les individus aptes à éprouver de la gratitude, à s'émerveiller de la beauté de la nature et des autres vivants.* » Les mots ont un sens, a fortiori en temps de crise. C'est d'ailleurs pourquoi Corine Pelluchon aime celui de « réparation » : « *L'idée, ce n'est pas que quelqu'un arrive avec sa baguette magique, mais d'examiner avec attention chaque chose afin de voir ce qu'on veut sauver et ce qu'il faut supprimer ou faire évoluer.* » Pour réparer le monde, rien ne dit que les armes du passé soient adaptées.

À lire

Qu'est-ce qu'une plante ? Essai sur la vie végétale, de Florence Burgat, éd. Seuil, 20 € (e-book 14,99 €).

Le Rêve du chien sauvage. Amour et extinction, de Deborah Bird Rose, éd. La Découverte, 18 € (e-book 12,99 €).

Manières d'être vivant, de Baptiste Morizot, éd. Actes Sud, 22 €.

Réparons le monde. Humains, animaux, nature, de Corine Pelluchon, éd. Payot/Rivages, mai 2020, 8,80 € (e-book 6,99 €).